

Études littéraires africaines

Un retour attendu, ou les migrations d'Omenuko dans le roman de Pita Nwana

Françoise Ugochukwu



Number 36, 2013

Littératures et migrations transafricaines

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1026334ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1026334ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ugochukwu, F. (2013). Un retour attendu, ou les migrations d'Omenuko dans le roman de Pita Nwana. *Études littéraires africaines*, (36), 47–60.
<https://doi.org/10.7202/1026334ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2014

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

UN RETOUR ATTENDU, OU LES MIGRATIONS D'OMENUKO DANS LE ROMAN DE PITA NWANA

Comme le notaient Karin Barber et Graham Furniss, « au dix-neuvième et au vingtième siècle, [...], dans plusieurs régions de l'Afrique sub-saharienne, de toutes nouvelles littératures écrites se forgeaient dans un contexte de changement intense, de conflit, de résistance à la domination et d'acquisition de nouvelles formes culturelles »¹. Le rôle capital des « Bureaux de littérature » dans la promotion de ces littératures en langues africaines a déjà été souligné². *Omenuko*, premier texte littéraire écrit en *igbo*, publié à Londres en 1933 après avoir obtenu le premier prix au concours littéraire organisé par l'Institut international pour les langues et cultures africaines et couvrant tout le continent, illustre bien ce qui précède³. Le roman, dont l'action se situe dans les premières années du XX^e siècle, est né au confluent d'une implantation missionnaire qui va de pair avec la mise par écrit progressive de la littérature orale *igbo*, et de la multiplication des écoles primaires et secondaires. Sa publication, comme cela a souvent été le cas ail-

¹ BARBER (K.) et FURNISS (Gr.), dir., « African Language Writing », *Research in African Literature*, t. 37, n°3, 2006, p. 1-14 (notre traduction). Voir aussi : BARBER (K.), *Africa's Hidden Histories : Everyday Literacy and Making the Self*. Bloomington : Indiana University Press, 2006, 464 p. ; SAÏD (Edward), *The World, the Text and the Critic*. London : Faber, 1984, 327 p.

² GARNIER (Xavier), « Texte/terrain : la littérature incarnée comme perspective critique », dans COULON (Virginia) et GARNIER (Xavier), éd., *Les Littératures africaines : textes et terrains. Hommage à Alain Ricard*. Introduction de János Riesz. Paris : Karthala, coll. Lettres du Sud, 2011, 496 p. ; p. 370.

³ NWANA (Pita), *Omenuko... First prize story in the competition arranged by the International Institute of African Languages & Culture, 1933. Ibo*. London : Atlantis Press, 1935, 67 p. ; et rééditions chez Longmans. Version française : NWANA (P.), *Omenuko ou Le repentir d'un marchand d'esclaves*. Premier roman en langue *igbo* (Nigeria). Traduit et présenté par Françoise Ugochukwu. Paris : Karthala, coll. Lettres du Sud, 2010, 138 p. ; les paginations entre parenthèses dans le texte renverront désormais à cette édition. – À propos de ce roman, voir : UGOCHUKWU (Fr.), « Exile in Early Nigerian Literature : a Comparative Study of Nwana's *Omenuko* and Achebe's *Things Fall Apart* », in Yilma Tafere Tasew, ed., *Outcast : the plight of Black African refugees*. With introductions by Christopher LaMonica, Shelly Dixon. Trenton (NJ) : Red Sea Press, 2011, p. 101-115 ; et « *Omenuko* de Pita Nwana (*igbo*, 1933) : les avatars de Tortue », dans GARNIER (X.) & RICARD (A.), dir., *L'Effet roman. Arrivée du roman dans les langues d'Afrique*. Paris : L'Harmattan / Université Paris 13, coll. Itinéraires et contacts de cultures, n°38, 2006, 311 p. ; p. 91-111.

leurs ⁴, va radicalement changer le statut de cette langue régionale et lui donner un public, en même temps qu'elle prouve sa viabilité en tant que langue d'enseignement.

La préface d'*Omenuko* invite le lecteur à considérer ce texte comme une réflexion sur la migration à partir d'un récit d'errance à l'intérieur même du pays *igbo*, au sud-est de la fédération. Ce texte, le seul parmi les pionniers de la littérature en langues nigérianes à traiter ce sujet ⁵,

retrace la vie d'Omenuko, nom fictif du très réel Chef Igwegbe Odum (1860 ? - 1940) d'Aro Ndi Izuogu. Le décor est l'arrière-pays d'Okigwe, et les États actuels d'Imo et d'Abia [...]. L'histoire débute à la fin du dix-neuvième siècle et s'achève avec le retour du héros chez lui, fin octobre 1918 ; le dernier chapitre se terminant sur une évocation de la dépression de 1929, on peut en inférer que le récit prend fin en 1930. Nous avons donc ici affaire à deux générations distinctes : celle d'avant 1900 et celle d'après ; cette dernière a été le témoin du contrôle exercé par l'administration coloniale britannique sur l'ensemble du pays *igbo* et a vécu la transition d'une époque à l'autre. Le héros, Omenuko, grand commerçant éponyme du roman, perd tous ses biens sur la route d'un marché éloigné, par suite de l'écroulement d'un pont ; pour renflouer sa trésorerie, il vend la plupart de ses apprentis comme esclaves. Il refuse ensuite d'accepter la responsabilité de ce crime et entraîne sa parenté dans sa fuite. Il tentera de refaire sa vie ici et là dans la région, mais s'il s'enrichit et acquiert une réputation de sagesse, il ne parviendra jamais à se faire vraiment accepter. Malheureux et rongé par le remords, il organise des recherches et réussit à racheter certains de ceux qu'il avait vendus et à les rendre à leurs familles, en même temps qu'il négocie son retour au village ancestral. Ce retour achève de boucler la boucle et lui permet de retrouver enfin la paix car, comme le dit l'auteur dans la préface du livre, « rien ne vaut la patrie » (p. 6-7).

⁴ Voir : SAÏD (Ed.), *The World, the Text and the Critic*, op. cit. ; GARNIER (X.), « Texte/terrain : la littérature incarnée comme perspective critique », art. cit. ; BARBER (K.), *Africa's Hidden Histories*, op. cit.

⁵ Voir : EMENYONU (Ernest N.), *The Rise of the Igbo Novel*. Oxford / London / Ibadan : Oxford UP, 1978, XXIII-212 p. ; FURNISS (G.), *Poetry, Prose and Popular Culture in Hausa*. Washington : Smithsonian Institution Press ; Edinburgh : Edinburgh UP ; Ibadan : Ibadan UP, coll. International African Library, n°16, 1996, XI-338 p. ; et BARBER (K.), *Print Culture and the First Yoruba Novel : I.B. Thomas's "Life Story of Me, Segilola" and other texts*. Leiden : Brill, 2012, 482 p.

Un départ inévitable

Il est intéressant de constater qu'au moment où Omenuko s'apprête à quitter le village, presque rien n'a été dit de la maison qu'il abandonne. C'est seulement au chapitre 3 que nous apprendrons – et c'est capital – que la « maison familiale où vivait Omenuko, c'était la maison de leur père et [qu']il était le fils aîné » (p. 36). Hormis ce détail qui explique le désespoir d'Omenuko à l'idée de devoir quitter la maison de famille⁶, ce qui importe à l'auteur, c'est la relation d'Omenuko avec ceux avec lesquels il travaille : ses porteurs, ses fournisseurs et les apprentis que leurs parents ont placé chez lui. Ce sont avant tout ces relations de travail et de voisinage, et le tissu de relations qui constitue le village ancestral, qu'il va lui falloir laisser derrière lui.

Omenuko, qui passait le plus clair de ses journées en voyages d'affaires, restait peu chez lui. Il n'avait cependant jamais envisagé de quitter son village avant l'incident de la rivière, ce jour de crue où « tout l'avoir d'Omenuko, tout ce qui faisait de lui un homme riche, fut anéanti en un clin d'œil » (p. 25). Ayant hâtivement décidé de vendre ses apprentis et quelques-uns de ses porteurs – dont son cousin – pour renflouer sa bourse, Omenuko, de retour chez lui et si profondément déprimé qu'il « préférerait être mort », relate son voyage, l'accident et son crime à ses frères. La vente de jeunes qui lui avaient été confiés par leurs parents constituant un crime habituellement puni de bannissement, deux solutions s'offrent au commerçant : le suicide ou la fuite. Ses frères réussissent à le persuader d'opter pour la seconde. Le départ, s'il est inévitable, n'est donc pas le résultat d'une décision individuelle, mais d'un conseil de famille au cours duquel Omenuko et ses frères préparent d'autant plus soigneusement le voyage qu'ils sont nombreux à partir. Ce départ en pleine nuit, *a priori* éloigné des réalités contemporaines⁷, s'en rapproche pourtant par le sentiment qu'il génère. Bien qu'il se fasse en famille, il est ressenti comme une mort sociale, consommée à la fois par la séparation physique durable d'avec la parenté, les voisins et les villageois, et par l'abandon de tous les

⁶ C'est au fils aîné, héritier de la maison paternelle, de continuer le culte des ancêtres et les devoirs qui incombaient traditionnellement au père.

⁷ À l'époque, ce genre de départ en famille n'était pas inconnu, du fait des bannissements faisant suite à des offenses rituelles, telles que celles qui sont décrites dans le premier roman de Chinua Achebe. Voir : ACHEBE (Chinua), *Things Fall Apart*. London : Heinemann, 1958, 185 p. Édition française : *Le Monde s'effondre*. Roman traduit de l'anglais par Michel Ligny. Paris : Présence africaine, 1966, 243 p. (et rééditions).

objets du quotidien. Pendant de longues années, Omenuko va vivre coupé des siens. Il n'est plus d'aucune fête, ne partage plus de repas fraternels. Il ne peut plus tenir son rang lors des cérémonies. Sa relation avec ses ancêtres, si importante dans la religion traditionnelle, est également interrompue.

On sait qu'en matière de migration, le choix de la destination est souvent influencé par l'existence d'un réseau de contacts. Dans le cas qui nous intéresse, la destination est déjà connue : il s'agit de la ville de Mgborogwu, située à onze kilomètres environ du village d'Omenuko.

C'est que tous ceux qui avaient commis un crime si grave qu'il leur était devenu impossible de rester chez nous s'enfuyaient et allaient d'habitude s'installer à Mgborogwu, tandis que ceux de Mgborogwu, dans le même cas, venaient chez nous. [...] Omenuko et ses frères résolurent donc d'aller se réfugier chez le chef de la ville de Mgborogwu (p. 32).

Ils y rejoignent des alliés, fait qui limite le dépaysement et va faciliter l'installation, même si la façon dont s'est fait le départ a ébranlé le moral d'Omenuko, qui a mauvaise conscience : « son âme n'était pas en paix et le sentiment de sa culpabilité le poursuivait partout » (p. 39).

Le temps des vaches grasses

Le séjour à Mgborogwu commence bien :

le chef Mgborogwu accueillit Omenuko et ses frères comme s'ils étaient de sa famille, et fit rapidement d'Omenuko son porte-parole. [...] Faisant tout pour satisfaire Omenuko et ses frères, le chef ne les traitait pas en étrangers. Il donna à Omenuko et à Okorafo un terrain près du sien pour y construire leur maison. Et à Nwabueze, il fit de la place dans sa propre demeure (p. 41).

En abandonnant leur concession, Omenuko et sa famille devinaient qu'ils partaient pour longtemps, mais ils étaient loin d'imaginer que cette absence se prolongerait quelque vingt ans. L'installation d'Omenuko à Mgborogwu illustre bien la capacité des *Igbo*, en cela représentatifs de multitudes d'autres réfugiés à venir, à s'adapter : il s'y invente une nouvelle vie de cultivateur et de conseiller, loin des voyages et des marchandages de son ancienne existence, et s'y crée de nouvelles relations. À la fin du quatrième chapitre, l'auteur résume en quelques mots la vie des réfugiés à Mgborogwu, qu'on

pourrait décrire comme une période sans histoires. Omenuko a passé ces années à rebâtir sa vie patiemment sans trop faire parler de lui, mettant à profit son expérience des relations humaines pour s'attirer les bonnes grâces du chef qui, sur son lit de mort, le désigne pour mener ses funérailles et diriger la ville en attendant la majorité de son jeune fils.

Les palabres qui suivent les funérailles du chef démontrent qu'Omenuko a su se réinventer⁸. En bon patriarche, il s'est en outre servi de ses frères pour asseoir encore davantage son autorité et conforter son statut. Les interminables réunions masculines⁹ auxquelles il prend part prouvent également que, si les gens de Mgborogwu, impressionnés par les qualités d'Omenuko, acceptent bon gré mal gré sa mainmise sur les affaires de la ville, ils ne sont pas dupes de son ambition. Ils vont pourtant le laisser diriger un temps, parce qu'Omenuko

s'acquittait de ses devoirs de chef à la satisfaction générale des gens de Mgborogwu : il subvenait à tous les besoins de sa maisonnée et de celle de son maître Mgborogwu. [...] Omenuko se montrait si bien disposé à l'égard des gens que personne ne se rappelait plus qu'il était étranger à la ville qu'il dirigeait. [...] Les gens de la ville le considéraient comme l'un des leurs, du fait que lui et ses frères avaient épousé des filles de Mgborogwu et des villes voisines (p. 53-54)¹⁰.

On pourrait donc parler à son propos d'une immigration réussie. Le cas d'Omenuko présente, il est vrai, une particularité : il s'agit d'un exil interne au pays *igbo*, et le voyageur n'a eu ni à quitter son aire culturelle ni à apprendre une autre langue ; il était d'ailleurs d'autant moins étranger à la tradition et aux coutumes de l'endroit que d'autres avaient fait le voyage de Mgborogwu avant lui. À l'époque, cependant, quitter sa ville ancestrale revenait à s'expatrier ; il convient en outre de prendre en compte la relative diversité des coutumes et des dialectes dans cette région du Nigeria, la tradition

⁸ Dans la culture *igbo*, « l'éloquence traditionnelle, symbole de sagesse, est l'une des qualités requises des dirigeants » ; voir : UGOCHUKWU (Fr.), *Le Pays igbo du Nigeria*. Paris : L'Harmattan, coll. Études africaines, 2010, 349 p. ; p. 127.

⁹ Les réunions occupent une partie des journées des hommes restés au village ancestral : elles sont le mécanisme de gouvernement local, qui permet à chacun d'exprimer son opinion avant la décision commune.

¹⁰ Le brevet dont il est question ici est décerné par les autorités coloniales. Les chefs à brevet exerçaient un pouvoir législatif et judiciaire au niveau local. Pour plus de détails sur cette institution, lire : AFIGBO (Adiele), *The Warrant Chiefs – Indirect Rule in South-Eastern Nigeria 1891-1929*. London : Longman, 1972, 338 p.

d'autonomie qui a longtemps fait de chaque ville *igbo* traditionnelle un « pays », et le rôle primordial des collectivités locales dans l'administration de leurs affaires, pour mieux apprécier la position d'Omenuko. La relative proximité culturelle de Mgborogwu a d'ailleurs sans doute joué contre lui, les gens attendant qu'il respecte les coutumes et les préséances. Le texte confirme d'autre part que tous les personnages du roman parlent la même langue. Omenuko ne se contente d'ailleurs pas de diriger au mieux : lui et ses frères se sont enrichis et ont pris femme dans l'endroit. Les gens, impressionnés par sa richesse, en viennent maintenant à se placer en gage auprès du grand homme en échange de prêts pour rembourser leurs dettes. Sa richesse et son aura vaudront quelques années de tranquillité supplémentaires à Omenuko le parvenu.

Que faut-il penser de cette période initiale ? Il est certain qu'Omenuko a d'abord bénéficié d'un accueil exceptionnel, mais expliqué par le pacte liant sa ville à Mgborogwu. Capitalisant sur la bonne volonté des autochtones, il a saisi sa chance, démontré son aptitude à servir la ville, révélé de remarquables capacités d'adaptation et une habileté certaine à tirer parti des événements. La période pendant laquelle il a été conseiller auprès du chef de la ville lui a, de plus, permis de découvrir l'importance de gagner les faveurs de l'administration coloniale. Dans ses efforts pour améliorer son existence et celle de sa famille, il n'a cependant pas réussi à garder la mesure et, en favorisant les siens aux dépens des gens de Mgborogwu, il a commis une faute grave dans une culture où la réussite individuelle doit rester au service de la communauté tout entière.

Le temps des malentendus

Le désir d'Omenuko de rester à la tête des affaires locales au-delà de la période stipulée par le chef défunt et entérinée par les anciens va ainsi empoisonner sa relation avec les anciens de Mgborogwu. Le fils du chef étant parvenu à sa majorité, Omenuko feint d'ignorer ce changement et outrepassa son mandat en refusant de laisser le pouvoir à Obiefula. C'est cette mauvaise foi qui va gâter la situation, de sorte qu'« un jour, les gens de Mgborogwu se réun[issent] et se m[ettent] à parler contre Omenuko et sa famille » (p. 55). Le début du chapitre 6 suit Omenuko et ses détracteurs de réunions en complots, en mettant en valeur la supériorité intellectuelle et la rouerie du premier comme la patience obstinée des villageois. S'il s'est entre-temps assuré du soutien du préfet, Omenuko se rend vite compte, au fil des discussions qui l'opposent aux anciens de la ville,

que ses ambitions ont définitivement ruiné ses chances de continuer à vivre en bonne entente avec eux.

Son attitude s'explique en partie par le fait qu'arrivé à ce point de son exil, il n'envisage pas de rentrer chez lui. Acculé au départ par l'obligation dans laquelle il se trouve de rendre son brevet de chef à Obiefula, il va réussir à persuader le préfet de lui décerner un autre brevet et va s'installer plus loin, au lieu-dit « La Brousse froide », pour y attirer une nouvelle clientèle. « On ne pouvait pas dire que cet endroit faisait partie de Mgborogwu, parce qu'on devait traverser une autre ville avant d'y arriver. Les gens de Mgborogwu ne pourraient donc pas y venir lui chercher querelle » (p. 60). Le discours qu'adresse Omenuko aux gens de Mgborogwu au moment de son départ pour la Brousse froide révèle d'abord qu'il en était venu à se considérer chez lui dans leur ville. Alors qu'on aurait pu l'accuser d'être l'artisan de sa déchéance du fait de son ambition démesurée, ses paroles sont empreintes d'amertume au moment où il réalise qu'en dépit des nombreuses années passées à Mgborogwu, il ne pourra jamais aspirer aux plus hautes responsabilités : elles sont réservées de droit à Obiefula, pourtant inexpérimenté et beaucoup plus jeune que lui, en vertu de la préférence traditionnelle pour les « fils du sol ».

– J'ai décidé de ne plus vivre parmi vous. Puisque vous [...] vous êtes réunis à mon insu pour parler contre mes frères et moi, je n'ai plus chez vous ni refuge ni lieu de repos. Vous avez oublié que c'est grâce à moi que notre ville a été sauvée de l'anéantissement que vous savez. [...] Vous m'avez exclu du milieu de vous et laissé de côté comme un étranger. Il est donc préférable que je vive séparément, comme un homme qui vient vraiment d'ailleurs (p. 60).

La décision de s'installer à la Brousse froide représente pour l'*Igbo* Omenuko un parti désespéré :

Le fait que cette partie de la brousse était maudite ne le dérangea pas, il n'y pensa même pas : il plaçait toute sa confiance, tout son espoir dans cet endroit désert qu'on appelait La Brousse Froide. Si on lui avait donné ce nom, c'est qu'on y enterrait les hydripiques, ceux morts d'hydrocèle, les varioleux et les femmes mortes grosses.

Sa culture aurait normalement dû l'empêcher de choisir ces terres maudites, sur lesquelles seuls les Européens bâtissent sans effroi : l'empressement avec lequel il se lance dans les travaux de terrasse-

ment scelle par conséquent l'acceptation de son statut d'étranger, statut qu'il avait jusque-là refusé de reconnaître.

Un nouveau village

Le départ pour la Brousse froide, au chapitre 7, représente une coupure dans la vie d'Omenuko et de ses frères. En quittant Mgborogwu, ils se libèrent du statut de réfugiés qui était le leur et, pour la première fois, choisissent le lieu et leur mode de vie « à l'étranger ». Le choix d'une terre vierge, d'un terrain qui n'avait jamais été ni défriché ni bâti, est significatif à cet égard. Le refus des gens de Mgborogwu d'aider Omenuko et les siens à déménager signe la séparation. Le premier indice de ce tournant est l'abondance de détails concernant les maisons qu'ils y bâtissent. L'auteur-conteur décrit ces maisons et leur cour avec un luxe de détails tout à fait inhabituel, qui contraste avec le silence entourant les anciennes demeures d'Omenuko et qui met l'accent sur l'élégance de l'architecture, les couleurs vives et le caractère spacieux des habitations :

Si vous aviez vu leur travail, vous en auriez été très satisfaits. Je vais donc tâcher de vous décrire ces maisons du mieux que je pourrai. [...] Elles étaient entourées d'un vaste mur carré, et tous les administrés d'Omenuko vivaient à l'intérieur, un peu partout – aucun ne vivait hors des murs. Voyez la belle couleur verte des murs qu'ils ont construits pour protéger la ville et chaque cour ! Voyez la belle couleur jaune de leurs maisons, et les portes des cours peintes en noir ! Regardez bien maintenant entre le vert et le jaune : vous allez voir du blanc ; ce sont les chemins des concessions d'Omenuko et de ses frères. [...] Les maisons qu'il avait bâties, certains vont sans doute penser que c'étaient des maisons modernes avec un toit en zinc... Pas du tout ! C'étaient de belles maisons à l'ancienne, au toit de paille de raphia (p. 110-111).

Ces maisons, le seul bien matériel qu'il possède, vont devenir pour Omenuko la preuve tangible de sa valeur et de sa capacité à se reconstruire une fois de plus. Elles démontrent que, parti de rien après la perte de tous ses biens dans la rivière, arrivé à Mgborogwu les mains vides, puis évincé sans ménagement, il est encore capable de rebondir. Omenuko tient en outre à proclamer son changement de statut en invitant les gens de Mgborogwu à venir le rejoindre à la Brousse froide, et offre quelques-unes des maisons neuves qu'il a bâties lui-même à ceux qui acceptent son invitation. Une fois muni de son propre brevet, le réfugié promu chef, propriétaire et mécène

met fin au malentendu qui pourrissait ses relations avec Mgborogwu en facilitant la passation de la chefferie de Mgborogwu à Obiefula. Il organise ensuite une grande fête pour inaugurer le nouveau village, avec « de nombreux plats et des boissons variées » (p. 66), et y invite les quarante-cinq chefs de la région.

Cette paisible démonstration de puissance, loin d'assurer l'indépendance d'Omenuko, maintenant établi sur une terre que personne ne lui conteste – puisque maudite et donc réputée inutilisable – et où ne vivent que ceux qui ont choisi de le prendre comme chef, va déclencher cette fois une véritable guerre :

Plus la richesse d'Omenuko augmentait, plus on le respectait. Au bout de quelque temps, les Blancs remarquèrent que c'était quelqu'un qui dirigeait avec une grande sagesse ; ils le placèrent au-dessus des autres chefs et l'autorisèrent à juger quelques affaires chez lui, ce qu'il fit avec succès. [...] Les autres chefs étaient maintenant ses subordonnés, et ils se dirent : Non ! Cela ne se passera pas comme ça chez nous ! *Un étranger, devenir notre chef à tous ! S'il doit être le gouvernement, qu'il s'en aille chez lui !* Il ne restera pas ici ! (Rappelez-vous qu'Omenuko vivait encore à la Brousse Froide ; il n'était pas encore revenu au pays). [...] Ils s'en furent voir les Blancs à Awka pour leur expliquer qu'Omenuko ne pouvait pas être leur grand chef, du fait qu'il était étranger à leur ville. Mais les Blancs n'écoutèrent pas leur discours, parce qu'Omenuko avait une forte personnalité, qui commandait le respect. Quand les chefs virent que les Blancs ne croyaient pas à la véracité de leurs paroles, ils rentrèrent chez eux pour réfléchir au moyen d'arriver à leurs fins malgré tout. Dans l'intervalle, la richesse d'Omenuko s'était encore accrue (p. 115-116 ; nous soulignons).

Le ressentiment de vingt-six chefs contre celui qu'ils continuent à considérer comme un étranger va couvrir longtemps : huit ans durant, ces hommes vont tout tenter auprès des autorités coloniales pour déloger Omenuko et sa famille. Ils finissent par les attaquer là où le bât blesse, poussant le chef propriétaire de la Brousse froide à accuser Omenuko auprès du préfet britannique, prétendant l'avoir plusieurs fois sommé en vain de quitter sa terre et ajoutant, suprême insulte, qu'Omenuko avait maintenant besoin d'entendre la chose en anglais « puisqu'il ne semble pas comprendre l'igbo » (p. 117). Le préfet perce à jour le complot mais, conscient du danger, décide de mettre Omenuko au courant de ce qui se trame contre lui. Un peu plus tard, les chefs et leurs sbires attaquent les champs de ce

dernier, détruisant ses plantations de cacaoyers, de plantains et de bananiers, et justifient leur acte de vandalisme en affirmant « bien haut qu'[il est] étranger à leur région » (p. 124-126). Une violente escarmouche s'ensuit, qui fera un mort dans chaque camp, suite à quoi Omenuko abandonne la ville et les maisons qu'il avait bâties, témoins de son désir de prendre racine sur cette terre étrangère, et décide, en dépit des conseils du préfet, navré de le voir abandonner ces belles demeures aux termites, de « laisser la brousse les envahir jusqu'à ce qu'elles tombent en ruine » (p. 130).

Un homme brisé

Les remarquables succès enregistrés par Omenuko à l'étranger, d'abord à Mgborogwu puis à la Brousse froide, n'ont jamais réussi à le guérir de la dépression dont il souffre depuis son accident et son crime, et le roman le dépeint comme un homme resté solitaire au milieu même des foules opportunistes dont il est entouré :

Quand Omenuko se rappelait ce qui lui était arrivé autrefois, la perte qu'il avait subie, et considérait sa situation actuelle, il remerciait la Providence et ses frères. Mais lorsqu'ils se souvenaient tous de leur cousin et des autres jeunes qui avaient été vendus, Omenuko et ses frères étaient très malheureux (p. 55).

Pour retrouver la sérénité, il aurait eu besoin de l'estime de ses compatriotes, de lire dans leurs yeux l'admiration d'autrefois ; mais il vit désormais loin de son village. Habile négociateur, Omenuko a travaillé jour et nuit à se donner une bonne image, espérant réussir à impressionner ses nouveaux concitoyens et à leur faire oublier durablement son statut d'étranger. Mais il n'a jamais réussi à se lier d'amitié en-dehors de chez lui et sa nouvelle richesse, si durement acquise, ne lui a finalement valu que des jalousies. S'il a trouvé auprès du préfet et de son assistant un soutien, le respect et une certaine compréhension, c'est sa famille, refuge stable au milieu des déserts traversés, qui reste son seul véritable appui. Il semble d'ailleurs que sa relation avec celle-ci se soit intensifiée à l'étranger : Omenuko consulte régulièrement ses frères avant toute décision, et ses échanges avec eux, pleins de chaleur et de tendresse, diffèrent radicalement des paroles impersonnelles et parfois hautaines qu'il adresse aux autres. C'est dans ces échanges avec sa famille que se trouve la faille cachée et que se révèlent à la fois sa fatigue et sa profonde solitude. En effet, malgré les apparences qu'il se donne, Omenuko, qui n'a jamais manqué de rien sur le plan matériel en

terre étrangère, n'est pas un homme heureux. Comme il l'explique à l'un de ses frères,

au début, nous nous sommes réfugiés chez le chef Mgborogwu. Par la suite, ce chef est mort et je suis devenu chef à sa place. Puis les gens de la ville ont été pris d'une amère jalousie à mon égard, et j'ai quitté l'endroit pour venir m'installer ici dans cet endroit désert. *Je ne fais donc partie ni des gens de Mgborogwu ni des gens de chez nous.* Je désire tout faire aujourd'hui pour être réuni aux miens et aux esprits de notre ville [...] (p. 91 ; nous soulignons).

Plus loin, l'auteur le redit : « Omenuko souhaitait vivement se voir réintégré parmi les nôtres, et il s'asseyait souvent pour réfléchir aux moyens d'arriver à ses fins » (p. 93). Pour assurer sa réintégration au sein de son village, cet émigré déçu va déployer autant d'efforts, et même davantage, qu'il ne lui en a fallu pour refaire sa vie par deux fois. Pendant de longs mois, il va réparer sa faute d'antan en recherchant puis en rachetant tous ceux qu'il avait vendus et en leur donnant de quoi s'établir et se marier. Il négociera ensuite, par l'intermédiaire d'un fidèle ami de chez lui, le sacrifice rituel qui lavera sa faute, ouvrant ainsi la voie à son retour. Ces démarches vont apaiser sa conscience, comme il l'explique lui-même à ses administrés de la Brousse froide :

– Je voulais que vous sachiez aujourd'hui, leur dit-il, que les gens de ma ville et moi-même, nous sommes désormais à nouveau réunis. Nous pouvons donc nous mettre à rêver de visites chez nous, de jour comme de nuit. Celui qui désire se rendre chez nous, celui qui veut y aller prendre femme, peuvent désormais le faire. Si les gens de chez nous viennent vous voir pour demander la main de vos filles, vous êtes désormais libres d'accepter, pourvu qu'il s'agisse de bonnes personnes de bonne famille. J'ai en effet mangé et fraternisé avec ceux de chez moi et avec les esprits de nos ancêtres. [...] On va donc peut-être continuer à me blâmer pour mes actions passées. Mais pour moi, je ne me blâme plus maintenant [...] Depuis que j'ai quitté ma ville, c'est vrai, la vie ici ne me plaisait plus autant qu'elle aurait dû ; mais je suis maintenant aussi heureux qu'on peut l'être. Et si on me disait que le moment est venu de mourir, je partirais sans crainte, n'ayant plus aucun crime à confesser avant mon dernier soupir. C'est tout ce que j'avais à vous dire (p. 107-108).

Le dernier conseil de famille, qui se tient à la Brousse froide après la violente attaque xénophobe des chefs des villes d'alentour, conclut :

Mieux vaut rentrer chez soi vivant que mort ! [...] il ne nous reste plus qu'à rentrer chez nous ! Avant qu'un homme commence à se battre, il faut qu'il trouve la cause de la dispute et qu'il soit persuadé de l'utilité de la lutte. Mais la lutte entre ces gens et moi ne me serait d'aucune utilité, et je ne vois pas non plus à quoi elle leur servirait... Rentrons donc chez nous, et que ceux qui me cherchent querelle mangent la terre de leurs pères et se détruisent entre eux ! (p. 128)

Il a quant à lui l'âme en paix, ayant réussi à regagner sa réputation, désormais plus précieuse à ses yeux que les maisons qu'il avait un moment considérées comme son legs à la postérité. Comme le rappelle le chant *igbo* de funérailles, après nous, « on ne se souviendra que de nos actes [*nani oru anyi ka ha ga-iji cheta anyi*] ».

Revenir pour construire

Le retour d'Omenuko et des siens, une fois décidé, se fait sans histoires : ses émigrants sont bien reçus ; tous les jeunes du village aident au déménagement, et les gens de chez lui tirent le canon pour annoncer son retour, comme ceux de Mgborogwu l'avaient fait en leur temps pour signaler son arrivée. Le retour n'arrêtera pas l'activité débordante d'Omenuko.

[Il] bâtit un grand nombre de maisons de toutes sortes pour lui et les siens. Il envoya tous ses garçons à l'école ; si certains d'entre eux décidèrent plus tard de quitter l'école, un grand nombre terminèrent leurs études primaires avant de revenir chez nous. Depuis 1918, année de leur retour, il n'y eut pas d'année qui passe sans qu'un ou deux de ses enfants se présentent aux épreuves du certificat d'études. Chaque année voyait également l'un de ses enfants devenir fonctionnaire. Beaucoup devinrent transporteurs, d'autres commerçants. [...] Aujourd'hui, il vit encore, et continue de se rendre utile jusque dans la vieillesse, cherchant toujours le meilleur moment pour agir et faisant ainsi montre de sagesse au beau milieu de la récession économique actuelle (p. 133-134).

Il arrive souvent – et ce sera le cas pour Okonkwo dans le premier roman de Ch. Achebe, *Le Monde s'effondre* – que « le migrant conserve avec lui une représentation figée de son espace d'origine,

qui le mettra en déphasage avec sa terre natale au moment où il y revient [du fait qu'entre-temps, la terre d'origine a subi des mutations que le migrant ne perçoit plus]¹¹. Rien de tout cela n'est mentionné en ce qui concerne Omenuko. Les vingt ans qu'il a passés hors de chez lui l'ont en revanche beaucoup changé, et c'est visiblement ce qui intéresse l'auteur du roman. Omenuko a élargi ses horizons, rencontré d'autres gens – les chefs de la région, les Européens – et réfléchi à son identité, comme l'indique la façon dont il salue désormais le préfet du nom d'« étranger » devant les autres chefs (p. 124), affirmant du même coup, indépendamment et en dépit du traitement qui lui a été infligé par ses pairs, ses liens avec les gens de son aire linguistique et culturelle. Au creuset des épreuves, sa forte personnalité a pris une patine bienveillante, et s'il continue à exercer une profonde influence sur ceux qui l'entourent, il utilise désormais ses talents sans plus chercher à se faire valoir, désirant par-dessus tout être « désormais un homme de paix dans la ville et au service du gouvernement » (p. 132). Le dernier chapitre fait le bilan de cette vie, mais la meilleure leçon à tirer du roman est celle qui est énoncée dans la préface :

Dans notre coin d'Afrique, on dit – et cet adage a force de loi – que ceux qui se sont expatriés finissent tous par rentrer au pays. Ils vivaient bien là-bas, pourtant, ils avaient de bonnes relations avec les gens, ils étaient sincères et pleins de bonne volonté. Mais de petits détails viennent un jour leur rappeler que, là où ils se sont installés, on ne les considérera jamais comme des autochtones. Une fois qu'ils ont compris cela, qu'on le leur dise clairement ou pas, rien ne peut infléchir leur décision de retourner chez eux. [...] Et le jour heureux où ils font part aux leurs de ce qu'ils ont appris à l'étranger est aussi pour eux l'occasion de se servir de leur expérience pour construire leur pays.

*

Pour Jean Derive, « l'état de l'édition étant ce qu'il est, [...] dans les faits, le choix d'écrire dans une langue africaine [...] apparaît comme un choix militant »¹². Si le roman de Nwana a été écrit en réponse à un appel à contributions, il n'en reste pas moins d'une

¹¹ NDINDA (Joseph), « Migration et atonie ou l'impossible retour dans *L'Impasse et La Source de joie* de Daniel Biyaoula », dans FANDIO (Pierre) et TCHUMKAM (Hervé), dir., *Exils et migrations postcoloniales. De l'urgence du départ à la nécessité du retour. Mélanges offerts à Ambroise Kom*. Yaoundé : Ifrikiya / GRIAD, 2011, p. 149-176 ; p. 151.

¹² DERIVE (Jean), « L'approche critique des littératures en langues africaines », *Notre Librairie*, n°160, 2006, p. 28-33 ; p. 31.

portée capitale. Son premier critique, Ernest N. Emenyonu¹³, soulignait en 1978 le fait que ce texte fondateur suivait la tradition du conte populaire didactique et moral tout en s'inspirant du modèle des récits missionnaires inspirés de la Bible. Le premier roman d'Achebe (1958), traduit en français en 1966, doit beaucoup à Nwana. On y retrouve, en particulier, le même scénario de migration interne, le culte du héros si évident dans *Omenuko* et la célébration du succès individuel considéré comme un exploit collectif. Il reste vrai, cependant, qu'« à la différence de la littérature africaine en langues européennes, qui revendique pour elle bien souvent un "destinataire universel", la littérature écrite en langues africaines s'adresse en premier lieu au public africain qui a accès à la lecture de cette langue »¹⁴. C'est sans doute pourquoi *Omenuko*, moins connu à l'extérieur que le roman d'Achebe mais réédité plusieurs fois depuis sa parution, reste le classique *igbo* le plus lu, en dépit de la publication, depuis, de nombreux autres ouvrages dans cette langue. Bien que ce roman ait été écrit à l'époque coloniale, l'éloge du retour, l'appel adressé à ceux de la diaspora et l'encouragement à revenir au pays pour aider à son développement, sur lesquels il se termine, restent en outre d'une brûlante actualité.

■ Françoise UGOCHUKWU

¹³ EMENYONU (Ernest N.), *The Rise of the Igbo Novel*, *op. cit.*

¹⁴ BAUMGARDT (Ursula), « La littérature orale n'est pas un vase clos », dans BAUMGARDT (U.) et DERIVE (J.), dir., *Littératures orales africaines. Perspectives théoriques et méthodologies*. Paris : Karthala, coll. Tradition orale, 2008, 439 p. ; p.245-270